Carol Heitz

COMPOSANTES OCCIDENTALES DE L'ARCHITECTURE ROMANE D'AQUILÉE

L'exposé d'aujourd'hui essaiera de mettre en lumière les composantes occidentales de la *basilique romane* d'Aquilée ([1]). D'évidence, celle-ci s'écarte sur certains points, essentiels ou moins importants, du schéma adriatique si tant est qu'il en existe un. Par rapport aux cathédrales de Grado ou de Parenzo, nettement plus anciennes — ou le duomo de Torcello, plus proche d'elle au point de vue chronologique — la cathédrale romane d'Aquilée révèle des signes distinctifs qui incontestablement lui viennent de l'Occident. De ces terres occidentales *romanes* qu'il faut embrasser d'un regard généreux: la France actuelle, la Rhénanie, mais aussi la région du Lac de Constance ou même la proche Bavière — d'où Poppon, patriarche de l'immédiat après-l'an Mille, tire ses racines familiales — entrent en ligne de compte pour cette analyse. Celle-ci ne reniera pas un certain schématisme, parfois même une fortuité, que seules des sources écrites sûres, attestant des influences directes, seraient à même d'atténuer. Sceptique au départ devant mon entreprise, je le suis toutefois devenu moins au fur et à mesure que cet exposé avançait, appuyé sur les différentes données architecturales de la basilique d'Aquilée. De réelles correspondances apparaissent aussi

([1]) D'emblée, je voudrais renvoyer à l'étude la plus récente de M. Sergio TAVANO sur la basilique patriarcale d'Aquilée. Elle figure dans le volume IX (1976) d'*Antichità altoadriatiche* intitulée *Aquileia e l'arco alpino orientale*: « Architettura alto medioevale in Friuli e nelle regioni alpine », p. 437-465 (la cathédrale d'Aquilée se trouvant évoquée p. 451-459). Que Monsieur Tavano soit en outre chaleureusement remercié pour l'aimable aide qu'il m'a apportée dans l'illustration de cette communication.

bien sur le plan des formes que sur celui des fonctions, liturgiques avant tout. Je tenterai de les examiner une à une, en recourant chaque fois aux comparaisons nécessaires.

Le plus souvent, l'architecture religieuse préfère éviter, comme vous le savez, l'imitation pure, et la parenté des formes relève plutôt de cette « koyné », spirituelle et liturgique, qui, à des centaines de kilomètres de distance, impose des formes architecturales semblables, parfois même des décors intimement parents. Je ne citerai ici que l'exemple du moûtier d'Essen en Rhénanie, dont le célèbre choeur occidental, bâti à l'instar de la chapelle palatine d'Aix, comportait le même décor peint ayant trait à la Passion et surtout à la Résurrection du Christ et aux divers épisodes qui l'accompagnent, que la tribune haute, occidentale, du clocher-porche de Saint-Savin en Poitou. La liturgie du *triduum sacrum* en est la cause, et notamment celle du Dimanche pascal qui culmine dans le rite, à la fois fervent et théâtral, de la Visite du Sépulcre par les trois Maries. La *visitatio* et son cadre ont eu leur importance également ici, à Aquilée, et je l'évoquerai à la fin de cet exposé.

L'oeuvre romane du « patriarca di ferro », de l'archevêque Poppon (1019-1042), se situe au début — plus exactement à la fin du premier quart — d'un siècle prodigieusement actif et entreprennant. N'oublions cependant pas que l'architecture monumentale du XI° siècle a été préparée par les nombreuses réformes, isolées ou collectives, du Xe siècle. Je ne pense pas seulement à Cluny ou à Gorze, dont le premier élan réformateur remonte à 911 voire 936, mais aussi aux innombrables abbayes de France, de Lotharingie, de Germanie et l'Italie, qui rénovèrent d'abord leurs statuts et leur vie liturgique et qui, souvent dans un deuxième temps, donnèrent à cette vie nouvelle un cadre architectural nouveau. Saint-Bénigne de Dijon offre à ce propos un exemple éloquent: une abbaye fondée en 870 qui, après les aléas de la première moitié du Xe siècle, menait un train monastique assez morne, est reprise en 993 par un homme d'une trentaine d'années, mû d'une foi et d'une énergie peu communes. Guillaume de Volpiano, après avoir rapidement mis de l'ordre

dans la marche de son monastère et construit des *officinae* convenables, dote celui-ci, entre 1002 et 1018, d'une belle abbatiale, exceptionnelle quant à ses dimensions et quant aux volumes qui la composent. C'est dans ces lieux qu'en 1039 le chroniqueur Raoul Glaber écrira cette célèbre phrase du « blanc manteau d'églises » qui, depuis l'an Mille, vient recouvrir la Gaule.

Non seulement la Gaule, mais également les pays voisins: Sant'Abbondio de Côme, l'abbaye de Fruttuaria en Lombardie, Civate, Galliano datent de cette reprise, comme en Allemagne les grandes cathédrales et abbatiales du Rhin, du pays de Hesse ou de la Basse-Saxe. Les cathédrales de Mayence (fig. 1), de Worms et de Spire, aussi celles de Trèves et de Strasbourg, les abbatiales de Limburg et de Hersfeld ainsi que celle de Saint-Michel de Hildesheim, oeuvre du génial Bernward, appartiennent à cette première moitié du XIe siècle. Ces décennies, auxquelles la France doit elle aussi les premiers fleurons de sa nouvelle architecture monumentale (Saint-Martial de Limoges, Saint-Savin, Saint-Benoît-sur-Loire, Tournus, Bernay, Jumièges, la cathédrale de Nevers) sont nourries par les mêmes espoirs, les mêmes certitudes qui, à Aquilée, ont animé et porté l'oeuvre de l'archevêque Poppon.

Vue du ciel, comme la montre cette vue aérienne (fig. 2), la cathédrale de Poppon, rebâtie de 1021 à 1031 (à la suite de sa destruction en 998 par un tremblement de terre) apparaît comme un édifice horizontal, assez bas, dépourvu de cette plastique architecturale foisonnante qui caractérise les églises contemporaines au Nord des Alpes. Comme beaucoup de basiliques italiennes, le campanile fondé lui aussi au XIe siècle, se dresse à part et n'est pas incorporé dans le corps basilical proprement dit.

Nous analyserons la cathérdale par ses deux bouts d'abord, avant de parler de la nef. La partie Est de la cathédrale d'Aquilée surprendu d'abord par son grand transept que l'on pourrait presque qualifier de transept « more romano ». Même si ce transept n'est pas un transept occidental comme celui de Saint-Pierre de Rome, il en possède — en proportion du moins — l'envergure. Il faut, à son propos, rappeler qu'après l'art carolingien (basilique de

Fulda), l'art ottonien finissant et les débuts de l'architecture salienne font en Allemagne un grand crédit à ce genre de transept. Les exemples les meilleurs sont fournis par les cathédrales du Rhin (Spire, Mayence, Worms) mais également par deux abbayes aux transepts particulièrement impressionants. Limburg-sur-Haardt et Hersfeld (fig. 3), toutes deux contemporaines de la cathédrale romane d'Aquilée. En France, la première moitié du XIe siècle aboutira également à l'implantation de ces grands transepts débordants, sur lesquels sont greffées les absides (dans la France de l'Ouest, les premiers déambulatoires à chapelles rayonnantes). Exemples: Cluny II, Saint-Vorles à Châtillon-sur-Seine, Cathédrale de Nevers, Saint-Savin, Saint-Martin de Tours etc.

Puis-je attirer l'attention sur la manière dont se pratiquait alors la « greffe » des absides sur le transept?

L'abside centrale est habituellement assez ample, à la fois large et profonde. Les absides secondaires sont le plus souvent repoussées à l'extrémité du transept et la courbe de leur hémicycle rejoint parfois directement les façades latérales. Il en est ainsi à la cathédrale de Metz (fig. 4), rebâtie par l'évêque Théoderic dans le dernier tiers du Xe siècle, à Cluny II (érigée entre 963 et 981) et aussi à Saint-Généroux en Poitou dont les *augmenta* appelés à former transept datent sans doute des alentours de l'an Mille.

Venons-en à l'abside centrale (fig. 5). Dans mainte étude, celle du Duomo d'Aquilée passe pour être encore l'abside carolingienne, dans ses fondations du moins et sa structure murale. Sans vouloir nier que l'abside de Poppon ait bien pu être réalisée sur les fondations de celle de Maxence (IXe siècle), je lui vois tout de même une forme plutôt typique pour le XIe siècle ([2]).

([2]) L'étude de M. Xavier BARRAL I ALTET: « La mosaïque de pavement médiévale dans l'abside de la basilique patriarcale d'Aquilée », parue dans *Cahiers archéologiques* XXVI (1977), p. 105-116, me renforce dans cette opinion. La comparaison de la mosaïque d'Aquilée avec celle

Ces vastes hémicycles qui, empiétant sur le transept voisin, se prolongent en quelque sorte vers l'intérieur de l'église, se retrouvent dans le nombreux monuments ou édifices construits alors, ainsi par exemple à la cathédrale de Trèves où un évêque qui portait lui aussi le nom de Poppon — Poppon de Babenberg, évêque de Trèves de 1016 à 1047 — refaçonna l'antique monument du IVe siècle, parvenu jusqu'à lui malgré maint avatar.

La cathédrale d'Aquilée possède une crypte spacieuse — une *Hallenkrypta* — dont les trois nefs butent directement contre le mur absidial (fig. 6). Elle fut classée d'abord au IXe siècle, comme d'autres cryptes assez semblables de l'Italie du Nord — nous pensons à San Giovanni in Conca à Milan, aussi à la crypte-halle de Saint-Ambroise dans la même ville ([3]). Mais la forme même de ces halles spacieuses s'écarte des formules carolingiennes. Au Nord des Alpes, les exemples de cryptes pareilles ne manquent pas au XIe siècle; celle de Limburg, vers 1025, s'inscrivait directement dans la surface carrée du choeur (fig. 7 a, b); celle de Hersfeld et celle — plus tardive — de Maria-Laach reprennent des formules plus anciennes, mais toujours du XIe siècle, telles les cryptes des cathédrales de Spire et de Trèves.

La région alpine et l'Italie du Nord offrent elles aussi des exemples non négligeables, avec les deux cryptes de Civate (San Pietro al Monte et l'église du Calocero à Civitate ville - 1018), et aussi la crypte de Galliano (1007). En Savoie, la cathédrale de

de Pomposa, datée par une inscription de 1026, apporte un témoignage supplémentaire pour cette datation.

([3]) A propos de la datation des cryptes italiennes du haut Moyen Age, cf. la substantielle étude de Madame Maria Clotilde MAGNI, « Cryptes du haut Moyen Age en Italie: problèmes de typologie du IXe jusqu'au début du XIe siècle », dans *Cahiers archéologiques* XXVIII (1979), p. 41-85.

Saint-Jean-de-Maurienne, présente également une crypte-halle à trois nefs, se situant dans les mêmes créneaux chronologiques.

Ces cryptes-halles n'ont plus de déambulatoire, comme la plupart des cryptes carolingiennes en possédaient. Une comparaison de la crypte d'Aquilée avec celle figurant sur le Plan de Saint-Gall est particulièrement instructive (fig. 9 a, b). Alors que sur le Plan idéal un large drain rectangulaire (qui débute dans les bas-côtés, au-delà même du transept) dessert par l'extérieur une modeste halle de 5 mètres sur 7, la crypte d'Aquilée « dilate » son espace généreusement à la manière des intérieurs ottoniens. Une crypte combien plus modeste que celle d'Aquilée, celle de l'église Saint-André du Neuenberg à Fulda (vers 1020), offre, malgré ses dimensions réduites, l'image de cette ampleur élégante.

Ce qui, en dehors de ses chapiteaux archaïsants, a pu conduire à une interprétation carolingienne de la crypte d'Aquilée, c'est la manière dont celle-ci se présente du côté du transept (fig. 5). La « fenestella » du centre est située comme sur le Plan de Saint-Gall, entre deux escaliers qui permettent l'accès (à Saint-Gall par sept, ici par quatorze marches) de la plate-forme supérieure du choeur. Il y a sur ce point effectivement analogie avec la formule bénédictine élaborée au Concile d'Aix-la-Chapelle en 816/17, même si son application varie d'un lieu à l'autre. Nous citerons pour preuve l'accès central, sans fenestelle, du choeur de Saint-Vincent de Galliano, à peine antérieur à la reconstruction de la cathédrale d'Aquilée.

Nous trouvant désormais dans le transept — évoqué déjà pour son volume extérieur — il y a lieu à présent de parler de sa formulation intérieure. Ce grand transept forme vraiment allée transversale. Au fond de chaque croisillon, un double arc atténue quelque peu le vide du volume majestueux. S'est-on inspiré de Saint-Pierre de Rome, imité déjà par le transept de l'abbatiale de Fulda (fig. 8)? Ou a-t-on songé à certaines formules septentrionales comme celles de Provence ou de la cathédrale Saint-Cyr/Sainte-Julitte de Nevers? Il est vrai que la double arcade-écran du transept est alignée sur les murs gouttereaux des

bas-côtés et ne se trouve pas reléguée au fond des croisillons. En beaucoup plus compliquée, sur trois niveaux et non sur un seul, l'église Saint-Michel de Hildesheim (fig. 10 a, b), elle aussi bâtie au début du XIe siècle, offre un exemple analogue; comme certaines cathédrales d'Angleterre (Winchester) dont le transept dérive des transepts normands nantis de tribunes.

Le Duomo d'Aquilée possède une nef à peine plus longue que son transept (47 mètres par rapport à 45,20 mètres). La longueur générale de la cathédrale est de 65 mètres et la situe dans la gamme des églises de « monumentalité pondérée », telle que la prévoit l'inscription corrigée sur le Plan de Saint-Gall (fig. 11). En effet, l'abbatiale idéale qui sur le dessin mesure plus de 300 pieds, s'est trouvé ramenée à 200 pieds, dimension proche de celle respectée à Aquilée. Des comparaisons sont possibles avec certains édifices antérieurs ou contemporains de Rhénanie, surtout de Franconie (Fulda, Hersfeld, Seligenstadt). Ce qui toutefois apparaît moins, c'est une analogie en ce qui regarde la proportion longueur - largeur de la nef. Dans la plupart des églises allemandes que nous venons de citer, cette proportion bien vitruvienne présente un rapport de 10:6, ce qui, à quelques décimales près, est également le cas à Aquilée (47 mètres par rapport à 29,20 m) ([4]).

Dans les églises citées, auxquelles il faut ajouter l'abbatiale de Höchst près de Francfort, le vaisseau central de la nef double en largeur les bas-côtés. Cependant, ces collatéraux restent très larges et le plus souvent une arcade double, posée sur une colonne intermédiaire, les relie au transept. Telle est la situation à Aquilée (fig. 12), que nous rencontrons également à Saint-Michel de Hildesheim et à Reichenau-Mittelzell (fig. 13), rebâtie au début du XIe siècle par l'abbé Bernon. Il allait de soi que ces bas-côtés — à l'encontre de ce qui se fait en général en Bourgogne et en France médiane — ne pouvaient pas être

([4]) Cf. C. Heitz, « Vitruve et l'architecture du haut Moyen Age », dans *La cultura antica nell'Occidente Latino dal VII all'XI secolo, Settimana* XXII (1974), Spolète, 1975, p. 747 e. s.

voûtés. A ce propos, les bas-côtés très larges, non voûtés de Saint-Hilaire à Poitiers (avant 1049) offrent également un bon exemple.

La petite rotonde du Saint-Sépulcre (fig. 18) a trouvé ici sa place, dans le spacieux bas-côté Nord du Duomo d'Aquilée. Elle y occupe une place aussi confortable que jadis, à l'époque carolingienne, les nombreux autels disposés dans les bas-côtés de part et d'autre de la nef centrale, elle aussi meublée de plusieurs autels. (*Centula*/Saint-Riquier, Plan de Saint-Gall). Avant de quitter la nef pour la façade et les parties occidentales de la cathédrale, remarquons l'*oculus* du côté Nord, datant sans doute du IXe siècle qui aimait bien ce genre d'ouverture circulaire, comme le prouvent maintes élévations carolingiennes (*Centula*, Büdingen, Saint-Généroux).

Sortis de l'église, nous nous trouvons devant une façade qui, notoirement, comporte des éléments plus anciens rappellant la façade du Duomo de Grado, datée du dernier tiers du VIe siècle (fig. 14). Faut-il s'étonner de la réutilisation d'une façade ancienne? Cela est arrivé ailleurs et depuis peu nous savons qu'à Saint-Savin-sur-Gartempe la façade de l'église précédente (de la fin du Xe siècle) a prêté son ancienne fenêtre à l'ample arc ouvrant la tribune haute sur la nef.

Devant la façade lisse du Duomo d'Aquilée s'étend un porche qui, au départ, était plus large et comportait quatre rangées d'arcades au lieu de trois, donc trois nefs à travée double (fig. 15). Nous savons aussi qu'une chapelle haute dédiée à saint Pierre est venue se poser sur le rez-de-chaussée, datant elle aussi de l'époque carolingienne. Le vocable de l'autel de cette chapelle se trouve en conformité avec son emplacement à l'Ouest de l'édifice basilical. Dans les églises de l'Occident, choeurs occidentaux comme antéglises sont souvent consacrés à saint Pierre, sans doute en raison de l'occidentation de la basilique-mère à Rome. Tel est le cas de l'antéglise de Werden en Rhénanie, tel aussi celui du chevet occidental — moitié *Westwerk*, moitié contre-abside — de l'abbatiale d'Essen.

La forme même du porche d'Aquilée surprend. S'agit-il d'un

ancien atrium occupé par une nouvelle architecture? On avait ainsi procédé, au début du IXe siècle, à Lorsch et plus récemment, peu après l'an Mille, à Cluny II pour la construction de la célèbre « Galilée » (fig. 16). Une thèse allemande traite des « überbaute Atrien », qui se réfère notamment aux campagnes de construction des abbatiales de Lorsch et de Saint-Gall ([5]). En effet, au lieu de bâtir le chevet occidental prévu sur le Plan, les successeurs de Gozbert placèrent un *Westwerk* sur une *platea* interne, située entre l'abbatiale et la petite église occidentale de Saint-Otmar, érigée au VIIIe siècle.

Loin de moi l'idée de vouloir assimiler le porche de la cathédrale d'Aquilée aux antéglises complexes, type Corvey (fig. 17), de Neustrie, de Belgique ou de Rhénanie. Mais ces arcades avec leurs voûtes rappellent tout de même les successeurs romans de nos églises-porches.

Au début du XIe siècle, ces porches, ouverts ou non, surmontés le plus souvent par une puissante tour centrale, ont connu la faveur des architectes. Il en va ainsi en Limousin (Saint-Martial de Limoges et Lesterps, tour latérale de Saint-Léonard de Noblat), à Saint-Benoît-sur-Loire, à Ebreuil dans l'Allier (fig. 19 a, b) et même dans la région poitevine (clocher-porche de Sainte-Radegonde à Poitiers, tour Nord de Saint-Hilaire). Et les porches des antéglises bourguignonnes (Tournus, Romainmôtier) ne s'éloignent de cette formule que dans la mesure où leur rez-de-chaussée, comme naguère à l'époque carolingienne, est résolument fermé.

Un peu comme à l'abbatiale de Lorsch, où les édifices se succèdent, accolés les uns aux autres, le porche d'Aquilée forme transition de la basilique à l'église dite des *Pagani*. L'origine carolingienne de cette courte nef qui portait jadis une chapelle haute est bien établie ([6]). Cette petite église double, coincée entre

([5]) A. Fuchs, *Die karolingischen Westwerke und andere Fragen der karolingischen Baukunst*, Paderborn, 1929, p. 78 e. s.

([6]) De nombreuses niches, hautes et étroites, « dilatent » les murs latéraux Nord et Sud de la *Chiesa dei Pagani*. Un rapprochement évident

le porche et le baptistère (fig. 21 a), assumait sans doute des fonctions qui ailleurs — au-delà des Alpes — revenaient aux antéglises. La salle du haut était probablement un *catechumeneum*, alors que la salle basse (cf. fig. 21 b) a pu servir de *vestiarium*, et de *consignatorium* lors des confirmations. Les peintures de l'étage, relevées jadis, au XVIIIe siècle, par Giandomenico Bertoli dans *Le antichità d'Aquileia profane e sacre*, sont compatibles avec le répertoire carolingien, plus particulièrement l'étrange crucifixion qui voyait la Croix dressée entre l'Ecclesia et la Synagogue, et également ces symboles d'évangélistes zoomorphes tels qu'on les rencontre parfois dans la miniature carolingienne; nous pensons notamment à un manuscrit se trouvant à la Bibliothèque Municipale de Poitiers ([7]). Le décor des salles hautes dans les antéglises ou clochers-porches a souvent trait à la Passion du Christ, et aux événements liés à la Résurrection (Saint-Savin-sur-Gartempe). C'est là qu'on préparait aussi, en Occident, les néophytes au baptême qui, à Aquilée, avait lieu tout naturellement dans le baptistère attenant.

Il est aisé de se faire une idée de la liturgie pascale dans la cathédrale romane d'Aquilée. La petite rotonde du Saint-Sépulcre constitue un témoignage d'une rare éloquence et aussi d'une grande importance ([8]). C'est la plus ancienne qui nous

s'impose avec les niches, tout à fait semblables, des cryptes de Saint-Médard de Soissons (fig. 20) et aussi de l'église Saint-Martin de Linz en Autriche, une halle d'arcades du début du VIIIe siècle, transformée en église vers 788. L'abbatiale de Soissons, où des fouilles considérables ont commencé en Juillet 1980, fut reconstruite à partir de 817, ce qui la situe en parfaite concordance chronologique avec les travaux de Maxence à Aquilée (812).

([7]) *Evangiles de Sainte-Croix de Poitiers* (fin du VIIIe siècle), conservés à la Bibliothèque municipale de Poitiers, ms. 17, fol. 31 r, montrant le Christ en majesté, entouré par les Symboles des évangélistes.

([8]) M. Sandro Piussi a consacré une étude exemplaire à ce monument: « Il Santo Sepolcro di Aquileia », dans *Antichità Altoadriatiche* XII (1977), p. 511-559, accompagnée de 20 figures. Dans une lettre qu'il m'a adressée le 3 Mai 1980, il a bien voulu me communiquer des renseignements complémentaires sur le patriarche Sigehard (*Sigeardo*), titulaire

reste, encore que nous possédions des témoignages écrits d'autres édifices semblables plus anciens. Nous savons qu'entre 860 et 875, Adon archevêque de Vienne en Dauphiné, fit ériger un édicule pareil devant la cathédrale Saint-Maurice (9); à Angoulême, il existait également un Saint-Sépulcre bâti à proximité de l'abside de la cathédrale.

Parmi les exemples anciens, il y a lieu d'évoquer la rotonde axiale de Mittelzell, mais aussi le Saint-Sépulcre de la cathédrale de Constance. L'édicule actuel date certes seulement de la fin du XIIIe siècle, mais les fouilles récentes de W. Erdmann et A. Zettler ont prouvé son implantation vers 975 déjà (10). D'autres comparaisons avec des sépulcres représentés sur des plaques d'ivoire ne sont pas non plus à rejeter (boucle de saint Césaire à Arles, ivoires de Munich et de Milan; de date plus récente,

de la chaire épiscopale d'Aquilée entre 1068 et 1077. Originaire de la région de Salzbourg (il faisait partie de la famille des comtes de Tengling-Peiltein), il fut consacré patriarche le 15 Juin 1068, cérémonie à laquelle assistait également l'évêque de Salzbourg. L'édicule du Sépulcre est d'ailleurs cité la première fois dans le Nécrologe de l'Eglise d'Aquilée au sujet de Sigehard qui « iacet ante Sepulcrum » († 1077).

Il est important de préciser, avec M. Piussi, que la plus ancienne édition carolingienne conservée du *De Locis sanctis* d'Adamnan-Arculfe, l'actuel codex 458 de la Bibliothèque Nationale de Vienne, provient du *scriptorium* du diocèse de Salzbourg, rattaché en 798 à la métropolie d'Aquilée.

(9) « Cujus tam salubri tamque sancto studio in introitu sanctae matris ecclesiae, in honore Salvatoris constructae, *domunculam quamdam instar Sepulcri dominici* construi fecit: ante cujus etiam ostiolum altare, ex lapidibus concavum, ad nomen Mariae peccatricis, Petri quoque negatoris, Latronisque confessoris sollemniter consecravit quo dum multi adveniunt aegroti, per intercessionem eorum ad propria laeti consueverunt reverti ». *Elogium historicum de s. Adon* (IXe s.) publié par MABILLON, *Acta Sanctorum Ord. S. Benedicti*, Saec. IV, Pars II, t. 6 de l'édition de Venise (1738), p. 280.

(10) W. ERDMANN et A. ZETTLER, « Zur Archäologie des Konstanzer Münsterhügels », dans *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung* (Friedrichshafen), t. 95 (1977), p. 19-134.

carolingienne, ceux de Florence — de la Collection Carrand ainsi que du Museo Nazionale).

Ce qui rend le Sépulcre d'Aquilée si intéressant, c'est qu'il possède encore son *loculus*, l'endroit où, le Vendredi Saint, l'on ensevelissait symboliquement le corps du Christ. Des textes précis, d'autre part, attestent l'utilisation liturgique de cet édicule. Selon Lorrenzoni, le Sépulcre d'Aquilée servait à trois reprises pendant l'année liturgique: après la messe des présanctifiés du Vendredi Saint, l'hostie était portée en procession au Sépulcre; le Dimanche matin, la fête culminait à la fin des matines pascales par la *Visitatio Sepulcri* qu'on répétait le Dimanche suivant, la *Domenica in Albis* ([11]).

Un *ordo* et un processionnaire se sont conservés de cette haute époque, ce qui pour les autres lieux de dramaturgie pascale n'est pas toujours le cas. L'*ordo* de la *settimana sancta*, inséré dans un graduel, se trouve à la Bibliothèque archiépiscopale d'Udine, sous la cote 234, et date de la deuxième moitié du XIe siècle. Le *Processionale*, maintenant également à Udine, n'est que du XIVe siècle. C'est le codex 7, de l'*Archivio capitulare* qui, aux folios 37 v° et 41 v°, comporte la procession *ad Sepulcrum* avec la *depositio,* ainsi que la procession avec l'*Ymago Crucifixi.*

L'origine bavaroise de l'archevêque Poppon a souvent été évoquée pour justifier la pratique du drame liturgique dans la cathédrale d'Aquilée. Les recherches de Drumbl ([12]) sont à ce propos intéressantes: à l'aide d'un *ordo* de la cathédrale de Salzbourg, qui date de 1160 mais possède à coup sûr des racines plus anciennes, il a essayé de reconstituer l'archétype du codex 7 d'Udine. Cette filiation paraît certes fort plausible, mais ne faut-il pas rappeler ici que le drame liturgique jouit d'une faveur

([11]) G. Dalla Barba Brusin et G. Lorenzoni, *L'arte del patriarcato di Aquileia dal secolo IX al secolo XIII*, Padoue, 1968 (*Ricerche e studi medievali* I).

([12]) J. Drumbl, *Drammaturgia medievale* (II): ricostruire la tradizione. *Biblioteca Teatrale* 10/11, Milan 1974, p. 33-76, plus précisément p. 66-67.

Fig. 1
Cathédrale de Mayence, contre-chevet oriental.

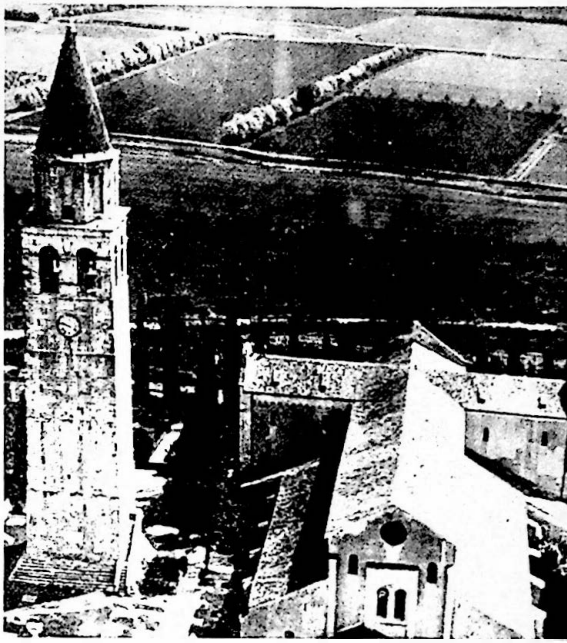
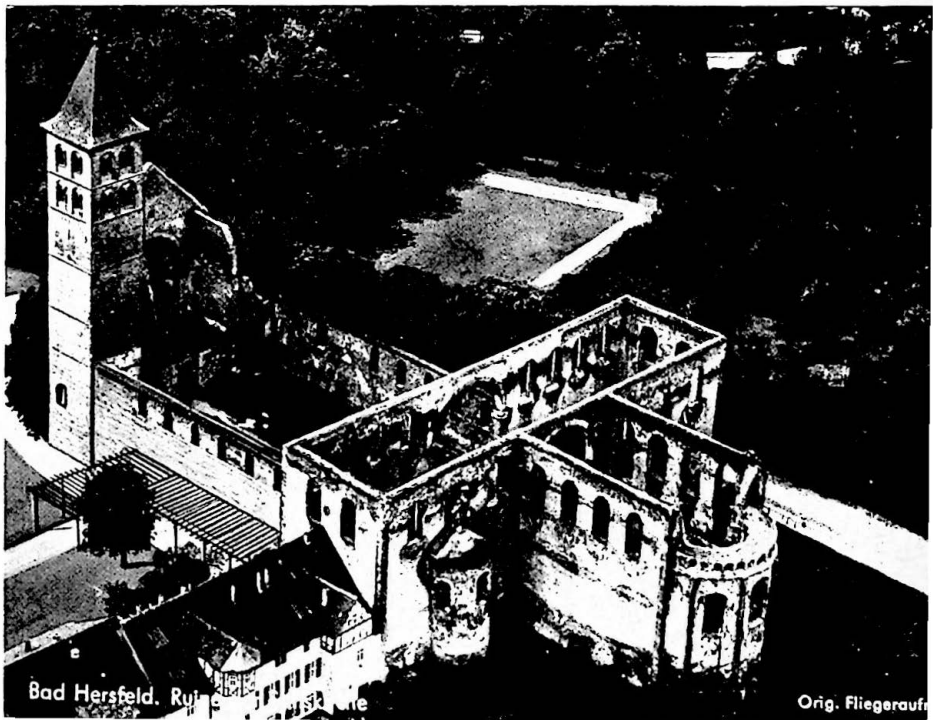


Fig. 2
Cathédrale d'Aquilée, vue aérienne.

Fig. 3
Abbatiale de Hersfeld, vue du Sud-Est.



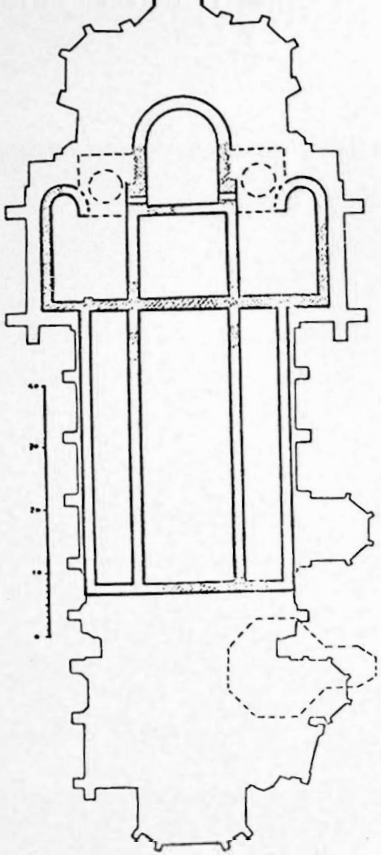


Fig. 4
Cathédrale de Metz, plan de l'édifice du Xe siècle, selon Fr. Héber-Suffrin.

Fig. 5
Cathédrale d'Aquilée, intérieur de l'abside.

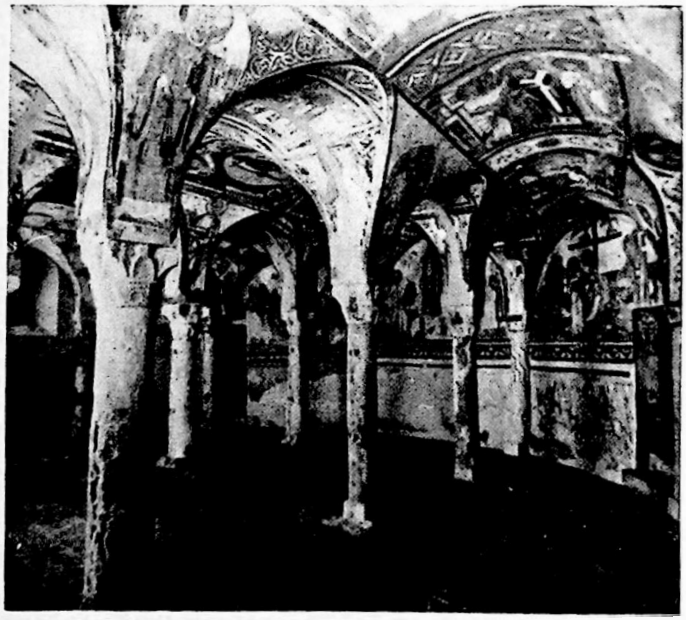


Fig. 6
Cathédrale d'Aquilée, la crypte.

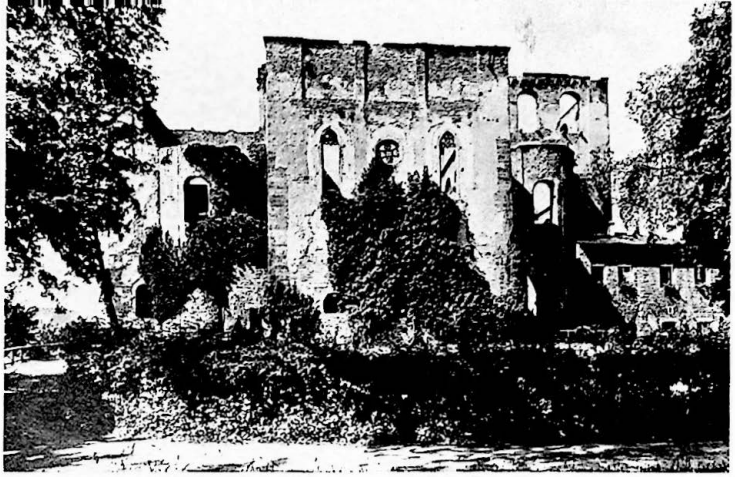


Fig. 7a
Abbatiale de Limburg - sur - Haardt, chevet oriental.

Fig. 7b
Abbatiale de Limburg - sur - Haardt, la crypte.

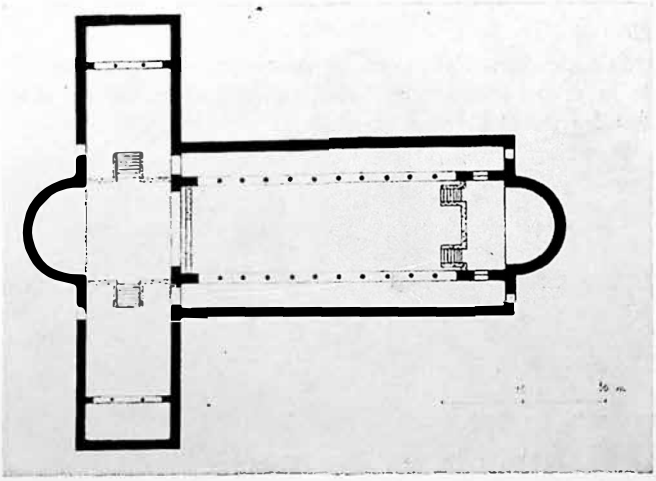


Fig. 8
Abbatiale de Fulda, plan de l'église carolingienne terminée en 819, selon E. Lehmann.

Fig. 9a
Plan de Saint-Gall, abbatiale.

Fig. 9b
Abbatiale de Saint-Gall, plan de la crypte orientale (vers 830) et de la crypte occidentale (980), effectivement bâties, d'après les fouilles de H.R. Sennhauser.

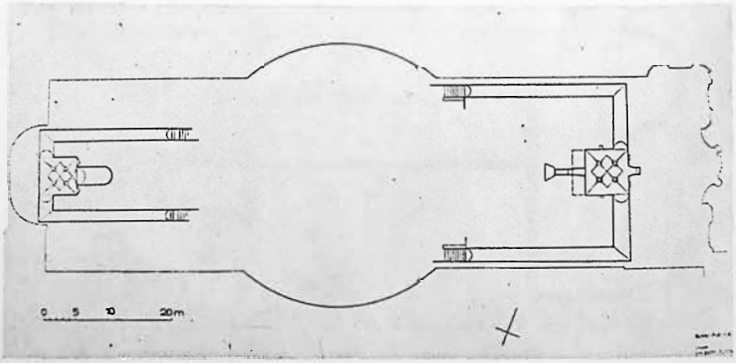


Fig. 10b
Abbatiale Saint-Michel de Hildesheim, bras Sud du transept oriental.

Fig. 10a
Abbatiale Saint-Michel de Hildesheim, coupe vue du Sud-Ouest, selon H. Beseler.

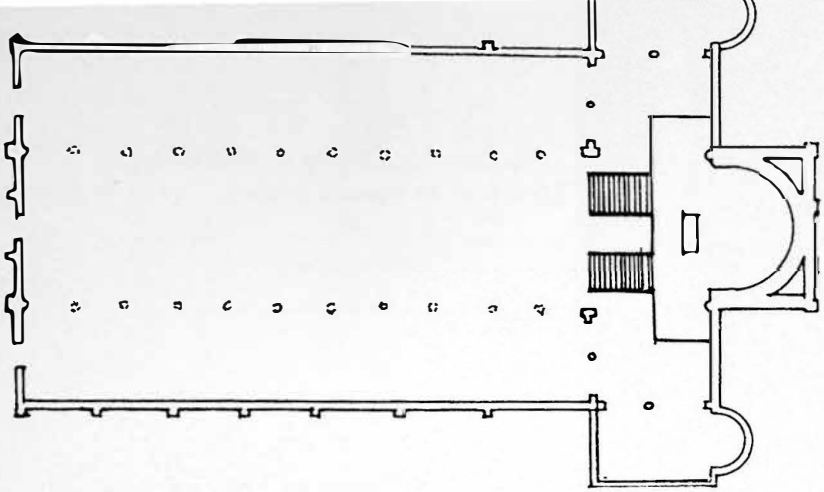


Fig. 11
Cathédrale d'Aquilée, plan.

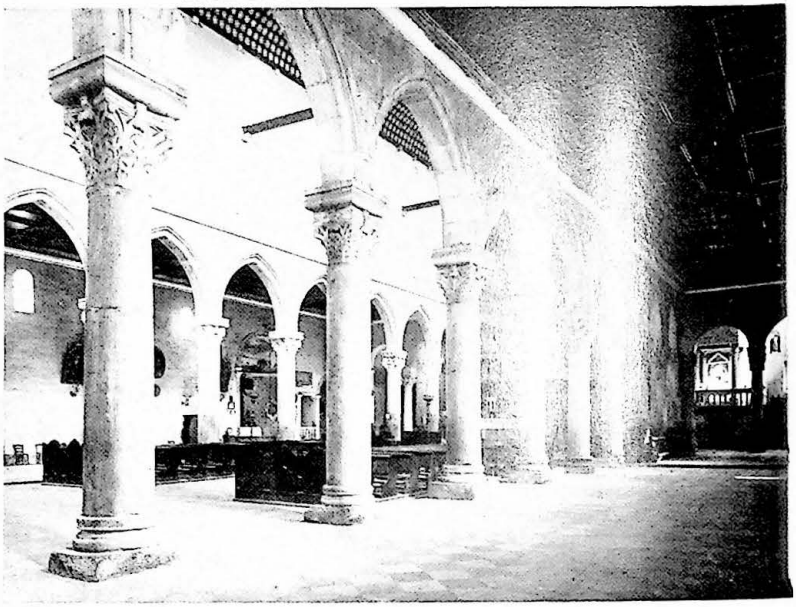


Fig. 12
Cathédrale d' Aquilée, bas-côté Sud et nef centrale, en direction du choeur (avant les fouilles.

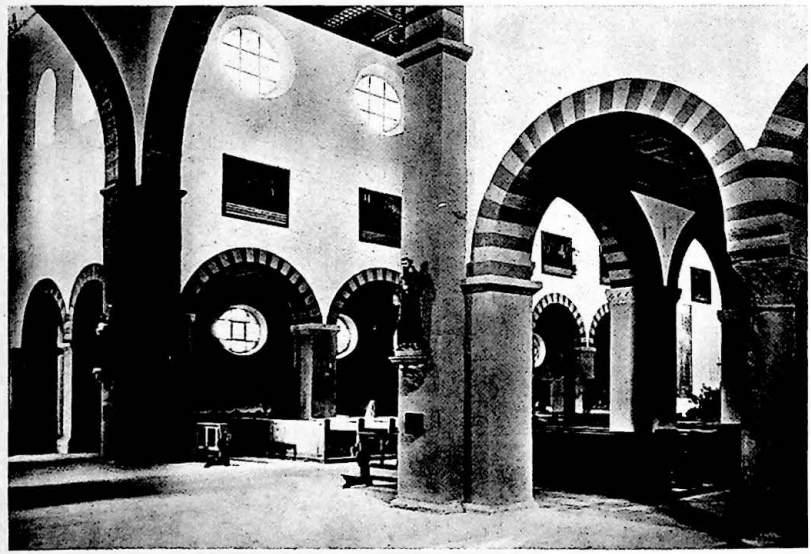


Fig. 13
Abbatiale de Reichenau-Mittelzell (début XI s.), vue de la nef et des bas-côtés depuis le bras Sud du transept occidental.

Fig. 14
Cathédrale d' Aquilée, façade Ouest, partie haute.

Fig. 15
Cathédrale d' Aquilée, porche occidental vu du Sud-Ouest.

Fig. 16
Abbatiale de Cluny II, après le construction dans l'atrium de la « Galilée », au début du XI siècle, selon K. J. Conant.

Fig. 17
Abbatiale de Corvey-sur-Weser, «crypte» du *Westwerk,* vaisseau méridional, vu d'Ouest en Est.

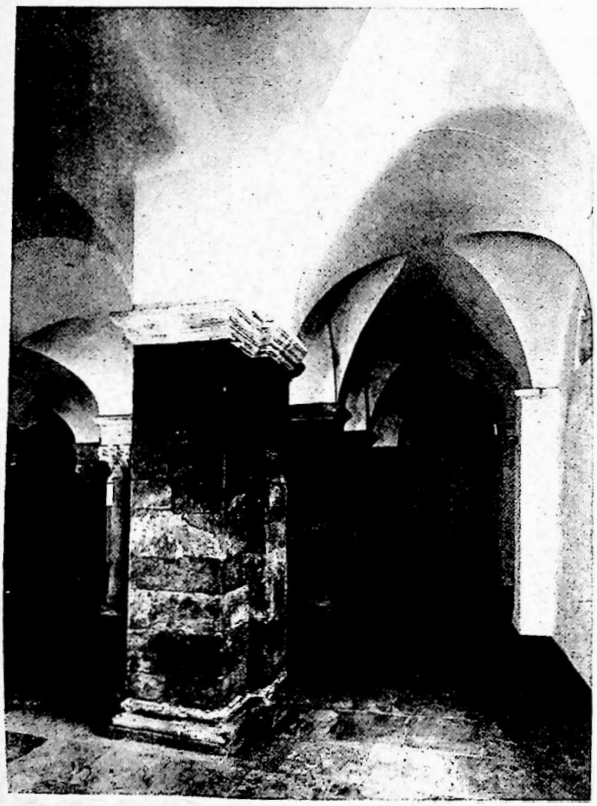
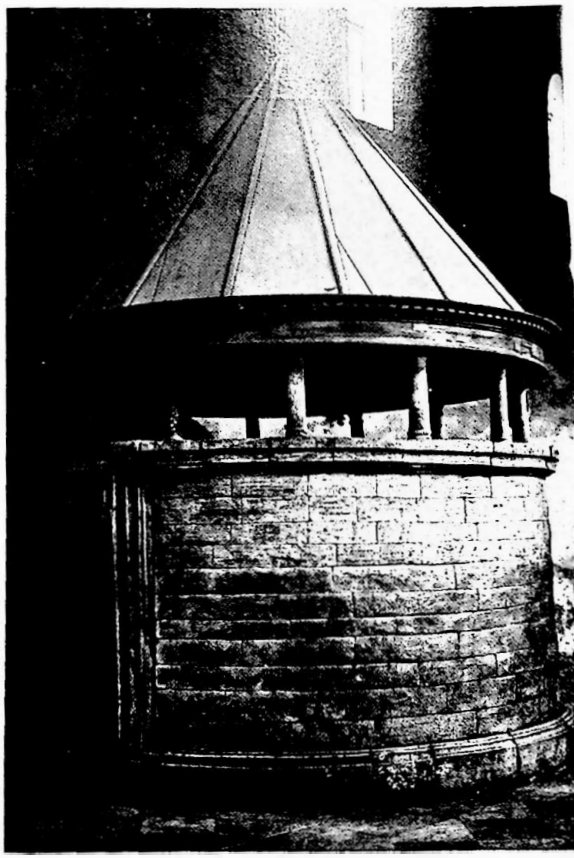


Fig. 18
Cathédrale d'Aquilée, [illegible] Saint-Sépulcre dans le bas-côté [illegible].



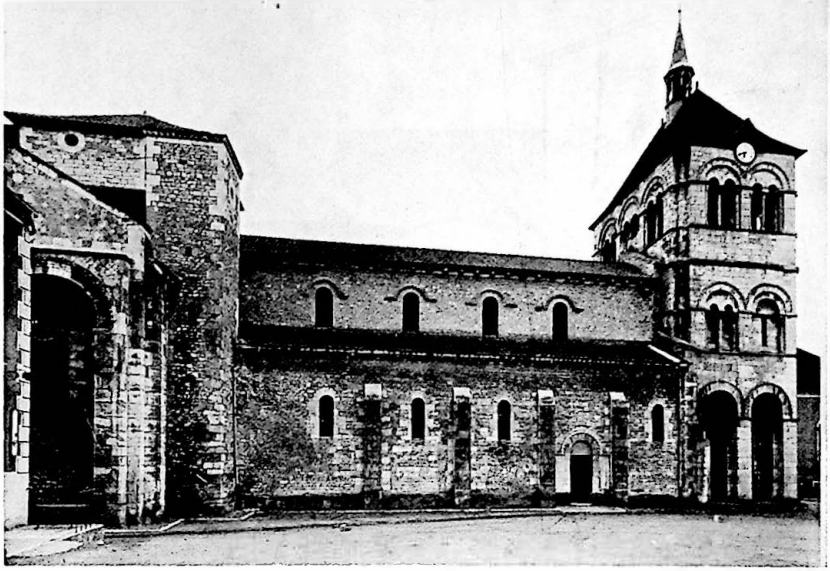


Fig. 19a
Abbatiale d' Ebreuil, clocher - porche et nef, vus du Nord.

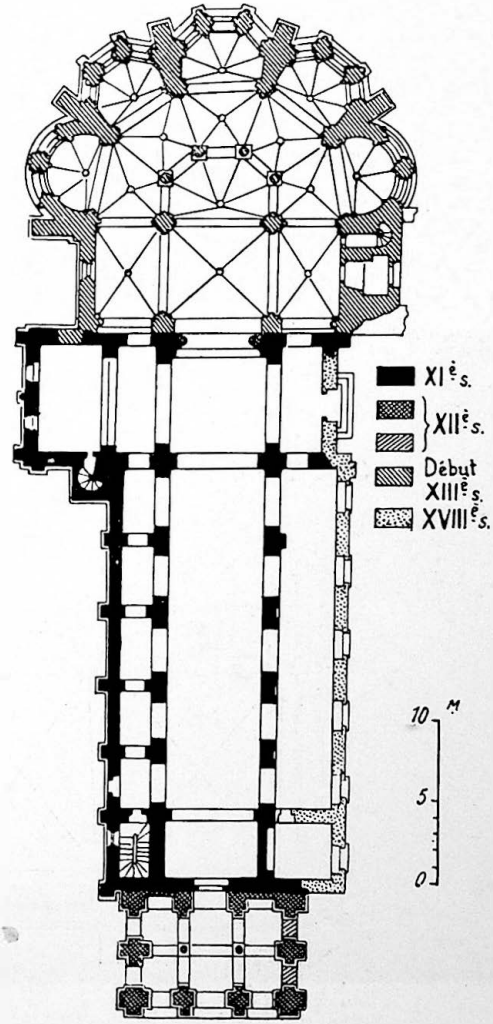
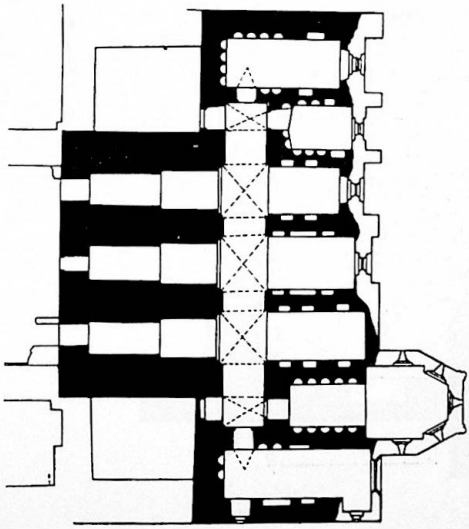


Fig. 19b
Abbatiale d' Ebreuil, plan avec différentes phases de construction, selon un relevé de Millet.

Fig. 20
Abbatiale Saint-Médard de Soissons, plan des cryptes, selon J. Hubert.



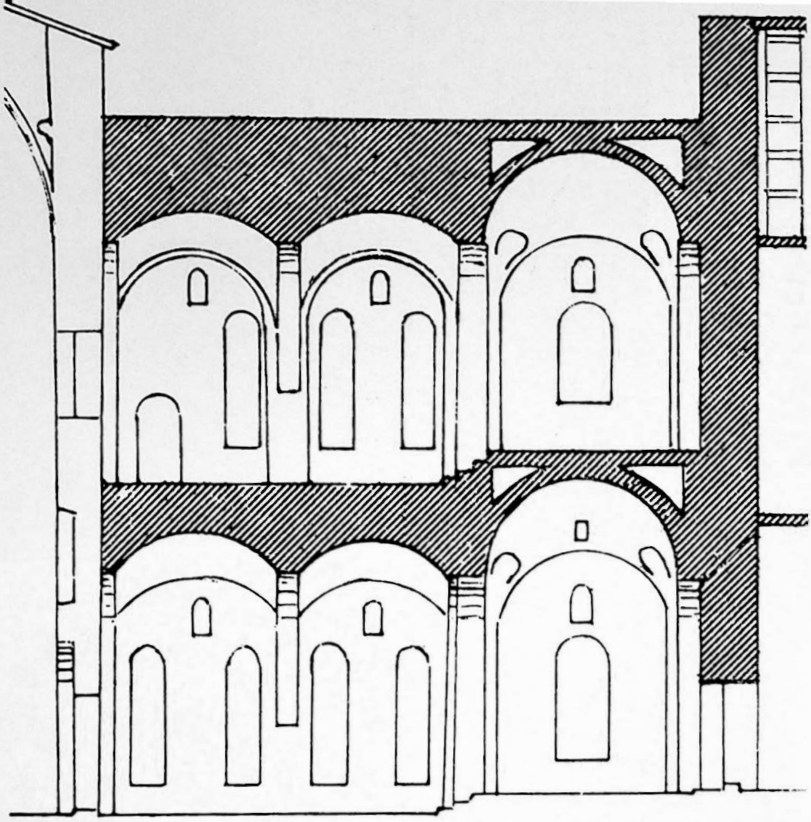


Fig. 21a
Cathédrale d'Aquilée, Chiesa dei Pagani, coupe longitudinale Ouest-Est, selon S. Tavano.

Fig. 21b
Cathédrale d'Aquilée, *Chiesa dei Pagani,* plan selon S. Tavano.

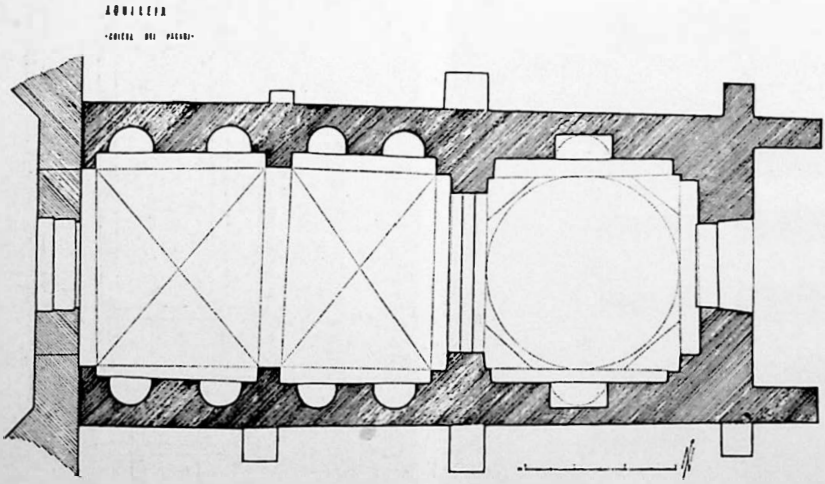


Fig. 22
Cathédrale d'Aquilée, chapiteau de la nef - Côté Nord (XI s.).

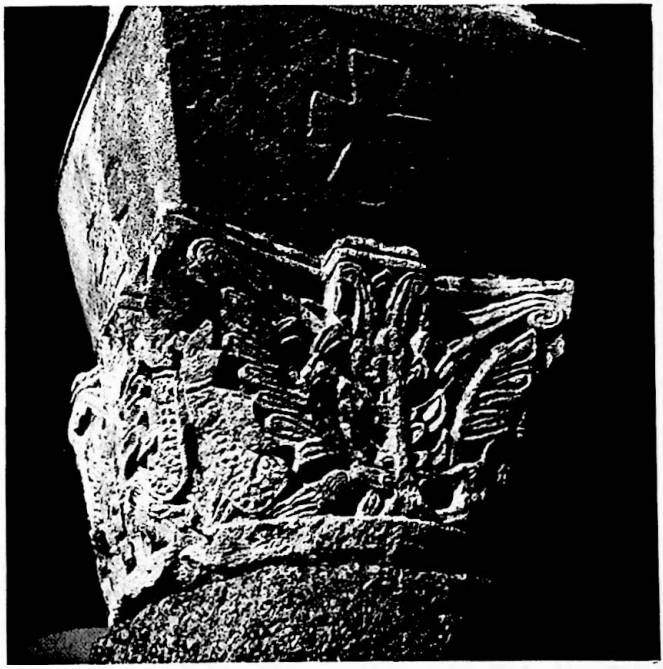


Fig. 23
Cathédrale d'Aquilée, chapiteau du porche occidental (XI s.).

largement répandue à travers toute l'Europe occidentale? Le texte d'Aquilée qui relève de la variante II (selon Boor) de la *Visitatio Sepulcri*, se retrouve presque tel quel dans le *Liber ordinarius* de la collégiale d'Essen. Le codex 234 d'Udine élargit la version primitive d'une scène complémentaire, celle de la course des Apôtres au Tombeau. Le *Currebant duo simul* de l'Evangile de Saint Luc apparaît dans une version à peine moins précoce dans un tropaire d'Autun, rédigé vers l'an Mille ([13]). Le folio 9 r° du manuscrit 1169 de la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris montre Pierre et Jean près du Tombeau. Cette image illustre cependant le trope du 27 Décembre, donc de la fête de saint Jean, car la scène pascale a été insérée ici dans le cycle de Noël, en tant que témoignage sur l'apôtre-évangéliste. A Aquilée cependant, vers 1070, elle figure bel et bien là où elle doit être: au matin du Dimanche de Pâques.

La liturgie dramatique d'Aquilée est l'une des multiples preuves des liens qui relient cet édifice au monde chrétien au-delà des Alpes ([14]).

Mais combien d'autres données, d'ordre plus proprement formel, n'ont pu lui venir de ce côté. Je n'ai pas voulu insister sur la forme des chapiteaux de la nef surtout, qui révèle une certaine parenté avec les chapiteaux contemporains de la France du Nord, mais aussi du Poitou, et du Val de Loire: Saint-Savin, Saint-Hilaire, Saint Benoît-sur-Loire (fig. 22). L'église de Gassicourt, à côté de Mantes dans la région parisienne, possède des chapiteaux aux formes comparables. On peut en dire autant de certains chapiteaux de Spire et de la lointaine Esztergom en Hongrie. L'intéressante étude de M. Marosi dans le volume *Il*

([13]) Cf. l'éclairante synthèse de Götz POCHAT, « Bildende Kunst, Liturgie und geistliches Spiel im Frühmittelalter », parue dans *Kunsthistorisk Tidscrift* (Stockholm), tome XLVIIIe (1979), p. 3-18.

([14]) Cf. C. HEITZ, « De la liturgie carolingienne au drame liturgique médiéval: répercussions sur l'architecture religieuse du haut Moyen Age et de l'époque romane », dans *Boll. del Centro Internaz. di Studi di Architettura Andrea Palladio*, t. XVIe (1974), p. 73-92.

Romanico en fournit la preuve ([15]). Et les chapiteaux carolingiens du porche (fig. 23) supportent la comparaison avec ceux qu'une fouille récente (1964-66) a retrouvés à l'abbatiale de Saint-Gall où, sous le pavement de l'édifice baroque, gisaient encore les chapiteaux de l'église de Gozbert, érigée entre 829 et 837 ([16]). D'autres collègues, plus compétents en matière de sculpture, apporteront lors de cette session davantage de nuances et de précision dans ce domaine.

Pour ma part, je voudrais conclure d'abord par un regret. Cher collègue Mirabella Roberti, vous m'aviez demandé de parler également des églises de San Giovanni al Timavo et de la petite chapelle de Pedena en Istrie. La première fut presque détruite pendant la première guerre mondiale et restaurée de l'an 1949 au 1951 et je me souviens, lors d'une brève visite, d'avoir admiré sa belle abside ogivale du XVe siècle. Les fenêtres avec leurs deux hautes et étroites lancettes coiffées par un trilobe, logées dans de larges formerets, sont inoubliées. Mais pas plus que de Pedena, que je n'ai pas vue, je ne saurais parler davantage de San Giovanni al Timavo, bâtie dans le plus agréable des paysages, chanté par Virgile, décrit par Tite-Live. Elle se situe peut-être dans des traditions évoquées tout à l'heure, à propos du Duomo d'Aquilée.

Cette cathédrale est l'oeuvre d'un homme, de ce « patriarche de fer » qui est bien de la lignée des grands bâtisseurs et réformateurs de l'époque romane à ses débuts. Poppon est aussi un « instituteur » de liturgie. Sa personnalité et son oeuvre s'inscri-

([15]) E. MAROSI, « Esztergom e gli influssi del romanico lombardo in Ungheria », dans *Il Romanico, Atti del Seminario di studi diretto da Piero Sanpaolesi, Villa Monastero di Ravenna 8-16 sett. 1973*, Milan 1975, p. 262-276, fig. p. 463. Cf. en outre H.H. BUCHWALD, « Eleventh Century Corinthian-Palmette Capitals in the region of Aquileia », dans *The Art Bulletin*, t. XLVIII (1966), p. 147 e. s. En italien dans AqN. XXXVIII (1967), coll. 177-196.

([16]) Cf. A. REINLE, *Kunstgeschichte der Schweiz*, I: *Von der Römerzeit bis zur Romanik*, Frauenfeld-Zurich, 1968, p. 202.

vent dignement dans l'évolution générale de ce onzième siècle exceptionnel. Avec Bernward de Hildesheim (996-1023), Guillaume de Volpiano (993-1031) et Odilon de Cluny (994-1048), Poppon d'Aquilée est sans aucun doute l'un des pères de l'époque romane.